Les sept plaies du CAPITALISME

Henri de Bodinat

Documents
Éditions Léo Scheer

Henri de Bodinat

Les sept plaies du capitalisme

Collection Documents

« Memento mori », murmurait-on aux généraux romains pendant leur triomphe. « Rappelle-toi que tu peux mourir », voudrait-on chuchoter à l'oreille du capitalisme, à la fois triomphant et menacé, du début du XXIe siècle.

La crise de 2008 est le symptôme d'une mutation maléfique du capitalisme

depuis la chute du communisme, qui entraîne irrésistiblement vers le gouffre de l'inégalité, de la stagnation et du chômage l'ensemble des sociétés occidentales. La cupidité est devenue la valeur suprême, empoisonnant l'organisme social et déclenchant une série de maladies adventices : l'infection du lobbyisme, le virus de la rente, la septicémie de la finance, l'anémie de la mondialisation, le cancer des externalités… Ces plaies ouvertes au flanc du capitalisme se combinent en une gangrène infernale qui tue le progrès et l'espoir, instaure le règne de la peur et menace la substance même de nos sociétés. Muter de cet hyper-capitalisme

cupide et mortifère à un néo-capitalisme juste et intelligent exige des dirigeants occidentaux une dose massive de lucidité dans le diagnostic, de volonté dans le changement et de courage dans l'exécution. Une réforme ? Non, une véritable révolution pour sauver le capitalisme de lui-même et restaurer solidarité, équité et efficacité dans nos sociétés malades.

Henri de Bodinat, HEC, docteur en Business Administration de l'Université d'Harvard, est un entrepreneur (il a co-fondé *Actuel* et Radio Nova), un manager (il a dirigé Sony Music et le Club Med) et un investisseur dans le

numérique. Il a vécu de l'intérieur la mutation du système capitaliste occidental.

EAN numérique : 978-2-7561-0967-1

EAN livre papier : 9782756104027

www.leoscheer.com

Avec le soutien du

Centre national du livre

www.centrenationaldulivre.fr

Les sept plaies du capitalisme

DU MÊME AUTEUR

La Stratégie de l'offre : gagner la crise et l'après-crise, Pearson Education France, 2009.
Les Mystères de l'offre : enquête sur une stratégie orpheline, Village Mondial, 2007.
L'État, parenthèse de l'histoire ? Éditions P.A.U., 1995.
Un pavé dans le marketing : pour en finir avec les idées reçues, J.-C. Lattès, 1990.

© Éditions Léo Scheer, 2012
www.leoscheer.com

Henri de Bodinat

Les sept plaies du capitalisme

Éditions Léo Scheer

Mes remerciements à Philippe Escande,
qui a amicalement contribué à la réflexion
et au contenu de cet ouvrage.

Quatre mille ans d'histoire

Le capitalisme occidental du XXIe siècle est le produit d'une longue histoire et de nombreux avatars.

Le capitalisme *marchand,* né il y a plusieurs millénaires dans les riches deltas du fleuve Jaune, du Tigre, du Nil ou de l'Indus, achetait, transportait, stockait et vendait produits agricoles ou artisanaux, outils, esclaves, armes. Il essaima dans les empires méditerranéens de Rome et de Carthage, dans les empires chinois ou indiens, et prospéra dans les villes européennes de la Renaissance, Florence, Venise ou Gênes.

Le capitalisme marchand obéissait à des principes simples : grâce à un capital, le marchand achetait un produit, le transportait puis le revendait avec profit. Le capital était à risque : les vaisseaux sombraient, les caravanes étaient pillées, les produits détériorés ou volés, les prix de vente s'effondraient. Le *profit*, différence entre le prix de vente et le prix d'achat,

était la contrepartie de ce risque. Le marchand pouvait tout perdre, ou beaucoup gagner.

Le capitalisme marchand n'était pas la force sociale dominante, ni en Europe, ni dans les empires moyen-orientaux ou asiatiques. Les souverains, l'aristocratie et les églises impactaient beaucoup plus fortement la vie quotidienne d'une population essentiellement paysanne. Le marchand n'était qu'un rouage permettant à l'économie de mieux fonctionner. Il était exceptionnel que l'un d'eux pénètre les cercles du pouvoir, comme l'avait fait Jacques Cœur auprès de Charles VII. Seules de très rares familles marchandes, comme les Médicis, fondèrent des dynasties.

Le capitalisme *financier* est plus récent que le capitalisme marchand. À l'époque romaine, les prêteurs n'étaient pas des banquiers mais de riches aristocrates qui récupéraient leurs créances en réduisant leur débiteur en esclavage ou en s'accaparant leurs terres. Le capitalisme financier est né en Europe, aux environ du XIe siècle, avec certains ordres religieux, comme les Templiers, certains marchands reconvertis à la finance, comme les Fugger, et des groupes ethniques comme les Juifs ou les Lombards, devenus « banquiers ». Ces banquiers (le nom vient des bancs sur lesquels changeurs et prêteurs avaient le privilège de s'asseoir, dans les villes italiennes)

étaient dépositaires de fonds, changeurs de devises, et prêteurs. Ils prêtaient aussi bien aux marchands, aux aristocrates et aux souverains qu'au peuple.

Leur profit était, comme pour les marchands, à la mesure du risque. Au pire, les banquiers étaient arrêtés et assassinés par leurs débiteurs, comme les Templiers par Philippe Le Bel ou les Juifs et les Lombards par de très nombreux souverains. Mais ils étaient plus souvent asphyxiés par le défaut de leur débiteur. Au XIVe siècle, le roi d'Angleterre Édouard III, en décidant simplement de ne pas payer ses dettes, ruina les banquiers italiens Bardi et Peruzzi.

Comme le capitalisme marchand, le capitalisme financier était soumis à l'État, et sa puissance ne se révélait que par sursauts isolés. Le cas d'un Fugger, qui, en 1519, écarta, à coups de prêts et de dons aux grands électeurs, François Ier et Henri VIII de la couronne impériale allemande pour la donner à Charles V, restait une exception. Les capitalistes n'étaient pas des faiseurs de rois. Il a fallu attendre le début du XXIe siècle pour que le capitalisme financier règne sur la politique et l'économie.

Un troisième capitalisme, le capitalisme *productif* ou capitalisme *industriel*, existait à l'État embryonnaire, à l'ombre des deux autres, avec des artisans montés en graine ou des paysans investissant en

énergie animale, en bâtiments ou en matériel. Au XIIIe siècle, en Europe, le progrès de l'assolement triennal, du collier d'attelage, des animaux de trait et de la charrue à soc permirent à la productivité de doubler. Les paysans ayant pu investir dans ce capital productif s'enrichirent, puis s'agrégèrent à la bourgeoisie naissante voire à l'aristocratie. Les tanneurs, les forgerons, les tisseurs, les meuniers disposaient eux aussi d'un capital, en machines (le moulin à vent du meunier, le moulin à eau du forgeron), et employaient apprentis et ouvriers.

De marginal, le capitalisme *productif* est devenu central à la faveur de la révolution industrielle. La combinaison européenne d'une démocratie naissante, de la protection de la propriété, et de l'entreprise comme sujet juridique, permit de transformer des innovations en profits récurrents. En Angleterre, à la fin du XIIIe siècle, l'industrie textile, mécanique, sidérurgique et chimique prend son essor. Le phénomène se propage à toute l'Europe, au début du XIXe siècle. L'investissement en capital rend le travail plus productif dans l'industrie, le transport, l'agriculture et même les services.

Conformément à l'analyse de Marx, l'entreprise devient une combinaison de capital et de travail, appartenant au capitaliste, qui prélève, sous forme de profit, la part maximum de la valeur créée.

Le capitalisme productif s'est épanoui au XIXe siècle, avec un dynamisme étonnant et une férocité implacable. Les capitalistes créaient, construisaient, développaient. Les ouvriers, des paysans migrants, travaillaient dans des conditions difficiles pour des salaires misérables. Zola, Dickens et Kingsley ont décrit très précisément ce rapport de force inégal, dont le paroxysme a été atteint en Angleterre et aux États-Unis où les Rockefeller, Carnegie, Fricks ou autres Gould, non contents de s'enrichir grâce à des monopoles prédateurs, allaient jusqu'à utiliser des milices privées pour écraser les mouvements ouvriers, comme à Homestead, en 1892. Les capitalistes considéraient les ouvriers comme du bétail dangereux.

Le capitalisme du XIXe siècle avait connu de graves dérives, comme le pouvoir du lobbysme, les rentes de monopole, la création d'inégalités insupportables, l'indifférence à l'environnement. Il a survécu dans la douleur des peuples, à travers des crises brutales, des révolutions, des guerres. Son inefficacité et son injustice ont été le terreau du totalitarisme nazi, stalinien ou maoïste. Il a délibérément écrasé des civilisations anciennes, comme la Chine et l'Inde. Le prix payé pour sa survie et son retour à la prospérité, dans la deuxième moitié du XXe siècle, a été immense. Mais l'injustice et l'inégalité ont

permis la révolution industrielle : un progrès formidable bâti sur la misère.

À partir de la fin du XIXe siècle, le capitalisme productif connaît un tournant. Grâce aux syndicats et au droit de grève, le rapport de force entre capitalistes et ouvriers se modifie. Les ouvriers obtiennent des augmentations de salaires et des améliorations de leurs conditions de travail. Les États, jusque-là de connivence avec les capitalistes et prêts à envoyer les troupes pour mater les mouvements sociaux, deviennent plus équitables, certains jouant parfois un rôle d'arbitre entre capitalistes et salariés. Bismarck introduit la sécurité sociale en Prusse en 1883, donnant une retraite et une assurance maladie à des ouvriers auparavant laissés sans recours face à l'indigence. Théodore Roosevelt casse la puissance démesurée de la Standard Oil en la démembrant, en 1911. Stephan Zweig, dans *Le Monde d'hier*, décrit Berlin ou Vienne à l'été 1914, avec des employés et des ouvriers ayant échappé à la pauvreté, promeneurs ou consommateurs joyeux à la veille du grand massacre.

Au début du XXe siècle, certains capitalistes intelligents comprennent que leur intérêt n'est pas de sous-payer leurs ouvriers. Le héros de ce nouveau capitalisme est Henry Ford. En réinventant à la fois

l'automobile et sa production, en combinant division des tâches et travail à la chaîne, il réussit à produire des voitures trois fois moins chères et trois fois plus fiables, et à faire face à l'explosion de la demande d'automobiles qui s'ensuivit, tout en augmentant très fortement le salaire de ses ouvriers, contredisant ainsi – plus ou moins – Marx. Une fois ses ouvriers devenus… des clients de Ford et d'autres entreprises grâce à leurs salaires plus élevés, Henry Ford démontrait que les ouvriers étaient aussi des consommateurs et que les payer correctement constituait, au fond, une bonne affaire.

Un capitalisme intelligent, plus apaisé, se développe ainsi au long du XXe siècle, avec l'aide des partis sociaux-démocrates, qui généralisent les lois de protection sociales comme les congés payés ou la semaine de 40 heures. Ce système atteint son apogée après la deuxième guerre mondiale, au point que, de 1950 à 1980, le capitalisme occidental devient presque vertueux. Progrès technique et avancées dans la gestion des entreprises sont à l'origine de nouveaux produits qui facilitent un certain nombre de tâches et améliorent la vie quotidienne, telles la machine à laver ou la télévision. Une répartition équitable des gains de productivité entre augmentation des salaires, baisse du prix des produits et hausse des profits permet à des ouvriers et employés de mieux en mieux

payés de consommer de plus en plus de produits nouveaux et moins chers. Aux États-Unis et en Europe, le pouvoir d'achat et la qualité de vie augmentent chaque année, le chômage devient marginal, au point que chaque génération semble se voir offrir une perspective plus favorable que la précédente. Les sociétés sont mues par l'espoir et par l'optimisme. Les Trente Glorieuses, de 1950 à 1980, sont ainsi l'âge d'or du capitalisme occidental.

Certes, tout n'est pas rose, et les dérapages se succèdent : pollution, désastres sanitaires, consommation effrénée, dégradation des valeurs, conflits sociaux, déstructuration des territoires. Mais l'espoir mène le monde, et les émeutes de Watts, en 1965, aux États-Unis, ou la révolte de Mai 68, en France, restent considérés comme des rappels ponctuels et non structurels à l'ordre et aux valeurs, ou comme la réaction de minorités maltraitées. La hiérarchie des salaires dans l'entreprise est regardée comme tolérable, de l'ordre de 1 à 20 en moyenne, des impôts progressifs et la redistribution venant corriger les inégalités les plus fortes. Par le capitalisme, les États-Unis et l'Europe semblent voués à devenir une immense classe moyenne prospère, plus égalitaire qu'aucune société ne l'a jamais été jusque-là.

Mais le capitaliste malade des années 1930, que l'on croyait guéri, fait une rechute aggravée au

La septicémie de la finance..... p. 131
Les sauterelles :
« Elles dévorèrent toutes les plantes de la terre et tous les fruits des arbres, tout ce que la grêle avait laissé et il ne resta aucune verdure aux arbres ni aux plantes des champs dans tout le pays d'Égypte. »
Exode, 10 : 13-14, 19.

L'anémie de la mondialisation..... p. 169
La mort des troupeaux :
« Tous les troupeaux des Égyptiens moururent. »
Exode 9 : 1-7.

Le cancer des externalités..... p. 205
Les ulcères :
« Gens et bêtes furent couverts d'ulcères bourgeonnant en pustules. »
Exode, 9 : 8-12.

L'obésité de l'État..... p. 233
Les grenouilles :
« Les grenouilles montèrent et recouvrirent l'Égypte. »
Exode, 8 : 1-25.

Guérir les plaies..... p. 253

Bibliographie..... p. 283

DANS LA MÊME COLLECTION

Christine Kelly, *Le Scandale du silence. Familles monoparentales*, mars 2012.

Morad El Hattab, *Kriz*, mars 2012.

Claire Berest, *La Lutte des classes. Pourquoi j'ai démissionné de l'Éducation nationale*, mai 2012.

Jean-Claude Magendie, *Les Sept Péchés capitaux de la justice française*, mai 2012.

Elizabeth Tchoungui, *Billets d'humeur*, mai 2012.